

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 44

Artikel: Cein ne cheint rein tant bon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192578>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eux, et leur servent dans la majeure partie de leurs œuvres ; c'est donc seulement lorsqu'un de leurs modèles vient à manquer qu'ils ont recours à la « louée » de la place Pigalle.

Il est rare de trouver un modèle parfait, car pour « l'ensemble » plusieurs femmes posent alternativement, telle pour la tête, telle autre pour les hanches, celle-ci pour la poitrine, celle-là pour la main. On se trompe donc étrangement quand on s'extasie devant le tableau d'une Vénus merveilleuse, ou une Diane exquise, en disant : « La jolie femme ! » Cette créature parfaite n'existe pas ou du moins n'existe que fractionnée en cinq ou six « morceaux ».

Parmi les modèles femmes se trouvent aussi de nombreuses Parisiennes, d'anciennes modistes, couturières ou plumassières qui, un beau jour, ont jeté la couture et les modes aux orties, et, après avoir fait « fête », se sont décidées, à force de s'entendre dire qu'elles étaient jolies et bien faites, à user de leurs avantages pour poser comme « modèles ».

Le tarif moyen pour la pose est de dix francs par jour, dans les ateliers particuliers, et de trente-six francs par semaine dans les académies.

Parmi les femmes faisant profession de poser devant les artistes, quelques-unes ont acquis une certaine renommée. Le modèle de Bouguereau, par exemple, ne quitte jamais la demeure du peintre et vient lui poser, quand il en a besoin, le mouvement qu'il cherche. Les appointements de ce modèle-employé sont d'ailleurs assez importants : il touche trois cents francs par mois. L'un des plus jolis est Madame Bertha, le modèle de Stévens. Chaplin avait la fameuse Georgette, qui possédait le pied le plus charmant qu'on pût voir.

Parmi les modèles, il en est qui deviennent riches. L'un d'eux léguera une somme de cent mille francs aux Beaux-Arts pour fonder un prix de paysage, et un autre, vingt-mille francs pour augmenter la pension du Prix de Rome. Généralement, toutefois, ces pauvres filles meurent à l'hôpital, isolées, finies et misérables.

Pour les modèles italiens de la place Pigalle, c'est autre chose : ils ne s'appartiennent pas et font partie de la troupe de tel ou tel *rameneur*.

Ces « *rameneurs* » agissent identiquement comme les meneurs qui vont recruter, dans les campagnes, des nourrices pour Paris. Vers la mi-juin, ils partent les uns pour Naples, les autres pour Rome. C'est le moment où les fêtes annuelles de St-Pierre et de St-Paul amènent une grande affluence de ruraux dans ces deux villes. La part est donc belle pour les « *rameneurs* », qui peuvent choisir à l'aise les types sur lesquels ils jetteront leur dévolu. Le type passe avant la beauté. Il faut savoir à quel genre de « pose » le sujet examiné pourra être affecté ; il ne suffit point d'être jolie, il faut encore avoir une tête particulière.

Quand le « triage » est fait, on s'arrange avec les parents, et un contrat est signé, engageant presque toujours le modèle pour une période de trois ans. La fille ou la femme partent rarement seules, elles sont accompagnées, en général, par leur père ou leur mari, non point que la jalouse paternelle ou

conjuge se trouve excitée, mais bien plutôt parce que l'intérêt est en jeu : de cette façon, l'argent gagné ne sera ni dépensé, ni distract par un seul, toute la famille s'en nourrira, et pendant que la femme posera, le bon époux, dans les douceurs du *fariniente*, rêvera de Naples, du Vésuve et de la mer.

Une fois à Paris, le « *rameneur* » promène sa marchandise dans les ateliers ; quelques peintres s'arrangent pour tel ou tel modèle. Quant aux autres, ceux qui restent, les « laissés pour compte », ils vont à la « louée » de la place Pigalle, espérant un client. Chaque soir, quelqu'un a été le résultat de la journée, tout le monde se réunit autour de la fontaine, les « *rameneurs* » reprennent chacun son troupeau et retournent vers la place Maubert et la rue de Jussieu, où ils ont établi leurs quartiers généraux.

Par les beaux jours, ces caravanes multicoles, traversant les rues parisiennes, ne sont point sans quelque gaité, mais c'est pitié, l'hiver, de voir par la pluie et la boue, ces pauvres au costume de carnaval, pataugant mélancoliques avec l'air de songer qu'au-delà des Alpes le ciel est bleu et le soleil luit.

Cein ne cheint rein tant bon.

Lo Conset fédérat vint dè nommâ coumeint quouï derâi quattro generâts po comanda cein qu'on lâo dit dâi coo d'armées. Ein avâi-t-on fauta?... Ne volliont pas non plie que lo colonet qu'à éta remettre l'oodrè pè lo Tessin, et qu'est on tot bon, baillâ sa démechon dè colonet, et porqu'ï?... Tot cein, vaidè-vo, po cein que cein ne chein rein tant bon quand on vâi cein què sé passé. N'est pas que la Suisse volliè férè la guerra po son compto ; mà se y'a dâo grabudzo proutso dè tsi no, on est bin d'obedzi dè gardâ la frontière po gravâ à clliâo que sè taupont dè veni tot troupenâ per tsi no ein lâi se trevougnaint. L'est dza bin prâo, po on petit pays coumeint lo noutrô, d'avâi lo dzalin, la grâla, lo midiou, lè vai ào la granta sâiti, sein onco avâi la guerra quand on lâi est po rein. Mâ, tot parâi, faut êtrè prêt. Ein 57, que s'ein est pas manquâ d'on revire-pi qu'on s'eimpougnâi avoué la Prusse, rappo à la Comtâ que lè Prussiens recliamâvont, n'ariâ éta dâi galès luluss' on avâi pas éta crâno. Assebin quand lè z'autro, que sè pein-sâvont qu'on avâi la gruleta, ont oüi dè la part de cé dâo Rhin, lè noutrô roncilliâ avoué lè quattro partiès et la bâssa : « Aux bords du Rhin la liberté t'appelle, » et « Roulez, tambours, pour couvrir la frontière ! » sè son dè : ma fâi, respect ! clliâo sorciers n'ont rein poâire, et vaut petêtrè mî sè reveri què dè sè férè rebé-doulâ pè clliâo petits Suisses. L'est cein que l'ont fê, et n'ein pas z'u fauta dè teri on coup dè pétâiru.

Et ein 70, adon dè la granta guerra ! s'on avâi pas éta fermo quie, on ne sâ

pas trâo cein que sè sarâi passâ per tsi no : S'agit don d'avâi lo ge àovai, et lo bon ; kâ cein ne pâo pas dourâ grand-temps dinsè. Lè z'homo hiaut placi dè ti lè pâys font bin état dè derè dein lè banquiets que n'ein la pé ; qu'on pâo provagni et pliantâ lè truffés sein coussons ; mau lâi sè fiâ ! sè préparont po la guerra pè dézo. Lè fabrecants dè canons, dè fusi et dè pudra sont asse accouâiti què lè tailleu la semanna dévant Pâquie, ào què lè pâysans lè dzo dè mécanique et lè fennès lè dzo dè buïa.

Du que lo bataillon dè liquiettès à l'amirat Gervais et z'u ein Russie et que lè Français et lè Russes ont fé chémolitse, lè z'Allemands sont grindzo et ne font què dè bordenâ, que cein porrâi bin mau veri on momeint, kâ se le Français ont laissi derè et férè du la racliâie que l'ont reçu ein 70 et 71, ora que sè cheint reimpârâ pè lè Russes et que l'ont remontâ lâo troupès, gâ ! se lè z'autre lè vignont gatollhi trâo foo !

Et pi, fiâdè-vo à clliâo que gouvernont lè grands pâys ! Lo bracaillounadzo est tot amont, asse bin tsi lè z'empereu, lè râi et lâo menistrès qu'est tot avau, tsi lè maquignons que roudont lè fârè avoué dâi rossés passârâs ein couleu, et quand l'ein est dinsè, coumeint volliâivo que cein oulé ! Se n'ein onco la pé, n'est pas pace que la volliont ; mà c'est pace que n'ousont pas einmourdzi la niéze, ni lè z'ons, ni lè z'autro, et y'e bin poâire que ellia pé ne dourâi pas, kâ dè trâo gonelliâ la pétublia, le porrâi bin pétâ !

Un coup double de Jarnac.

Deux ans avaient passé sur la douleur de mon ami Tierçon sans l'effacer et sans l'amoindrir. Il vivait avec son poignant souvenir, se laissant entraîner par lui, trouvant une douceur amère à mépriser toute consolation. Il avait aimé, imploré, voire même pleuré... le tout en vain ! Le père de la jeune fille était resté inexorable, mais la mort avait tranché, d'un coup de faux, le différend. Depuis lors, il errait à travers le monde sans le voir. On le menait par la main ainsi qu'un enfant.

Nous voguions sur le lac Léman, calme comme un miroir. J'essayais de sortir mon ami de sa stupeur. La nature était si belle qu'il me semblait que mon cœur devait se dilater. Tout était bleu : le lac, les montagnes, le ciel ! Tout était gai ! Lui seul demeurait noir et triste. Rien ne vibrait plus dans cette âme brisée. Comme je lui faisais remarquer le profil des montagnes, vague, indécis, perdu dans une brume violacée, il m'interrompit : « Rentrons, cette vue me fait mal ! »

Hélas ! où trouver le remède à sa douleur ?

Nous descendîmes au salon. N'ayant pu distraire Tierçon par les yeux, je songeai à le divertir par l'estomac et lui proposai de déjeûner. Il ne me répondit pas. Blême, l'œil fixe, les cheveux hérissés, il regardait une